36e ANNEE (4e SÉRIE) N° 38 22-29 MAI 1919

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { **15 francs à l'Édition complète.** / **10 — à l'Édition partielle.**

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Culte de la force et tempérament germanique. — II. Dureté allemande et prospérité matérielle. — III. La philosophie allemande : Kant et Luther. — IV. Fichte. — V. Schelling. — VI. Hegel. — VII. Après Hegel. — VIII. 1914. — IX. Bibliographie : Delbos, Paquier, Quinet, Santayana, L. Daudet, L. Roure, Froidevaux et Cie (recueil de conférences), René Lote, Alphonse Séché.

I. — A la source profonde de la dure mentalité de l'Allemagne contemporaine, on a montré l'autre jour ici (*Ami*, p. 758) le protestantisme allemand.

On y peut chercher d'autres causes, qui sont réelles aussi, mais qui doivent être envisagées toujours dans leur liaison avec le protestantisme. Sans le protestantisme, elles n'eussent pas déployé, comme elles l'ont fait, leur sinistre efficacité.

Il y a, par exemple, le tempérament germanique. Certes, sur ce point la nature ne les a pas gâtés ; mais elle ne gâte personne, depuis le péché originel. Aucune race ne fut belle, en sa sauvagerie primitive. Ce qui est vrai cependant, c'est que toujours les Germains, si haut qu'on remonte dans l'histoire, ont étonné désagréablement les civilisés qui prenaient contact avec eux. Race de brutalité et de violence, déjà César note (*B. G.*, VI, 21) que « pour ces peuplades c'est le plus beau titre de gloire de n'être environnées que de vastes déserts. Une marque éclatante de valeur, à leurs yeux, c'est de refouler au loin leurs voisins, de ne permettre à personne de s'établir près d'eux. » La guerre est pour eux l'industrie nationale ; la société n'existe, chez eux, que sous la forme rudimentaire du camp en permanence. Tacite signale leurs rixes perpétuelles, leurs querelles pour des riens, ce que l'on appellera plus tard des « querelles d'Allemands ». — « Pourquoi vous battez-vous sans cesse ? » demandait l'empereur Julien au chef d'une tribu germanique du Rhin. Réponse : « C'est que la guerre est la suprême félicité de la vie. » Ils se battent pour se battre, mais non pas pour la gloire, « article qui n'est pas coté chez nous », disait Bismarck à Jules Favre en février 1871, à Versailles. Ils se battent pour cette *Schadenfreude* (ou joie du mal d'autrui) qui est un mot sans équivalent chez nous mais terriblement caractéristique d'une certaine mentalité. Et ils se battent surtout pour le bénéfice, *Germani ad prædam* [1]. Le brigandage est une industrie reçue chez eux, pourvu qu'il ait lieu en dehors des limites du territoire : « A leurs yeux, dit Tacite, c'est paresse et inertie que d'acquérir à la sueur de son front ce qu'on peut conquérir par le sang. »

Et, là où le sang ne suffit pas, que la fourbe y aille ! *Genus mendacio natum*, notait un historien vieux de tantôt vingt siècles, Velleius Paterculus (né une vingtaine d'années avant J.-C.). C'est à une trahison que leur héros national, Arminius (ou Hermann), doit sa gloire : officier dans l'armée de Varus, dont il a su capter la confiance, il l'attire (9 ap. J.-C.) dans un guet-apens, non sans avoir au préalable dépecé une jeune Germaine et en avoir envoyé les morceaux, en témoignage de ce meurtre dont il accuse les Romains, aux différentes tribus de la Germanie, pour les soulever toutes ensemble... Et le dernier venu de leurs philosophes, Nietzsche, jouant sur leur nom : — « Il faut bien, dit-il, faire honneur à son nom : on ne s'appelle pas impunément *das Teutsche Volk*, le peuple qui trompe » (*teutsch*, autre forme de *deutsch ; tœuschen*, vieil-allemand *tuschen*, tromper, donner le change).

A l'esprit de fourberie joignez ce qui ne s'y allie que trop souvent, l'esprit de délation. La délation sévit partout en Allemagne, voire entre camarades : — « Il n'y a pas au monde un peuple, écrit un des leurs (Kurt Wigand) [2], où les délateurs soient

[1] On a cité souvent ce mot comme étant de Tacite. Il est dans Tacite en effet (*Hist.*, IV, 78). Mais ce qui accroît singulièrement la force du témoignage qu'il rend, c'est que Tacite ici exprime, non pas son opinion à lui, mais la pensée de gens qui connaissaient et pratiquaient les Germains et qui, voulant soulever tout le pays du Rhin contre Rome (en 70 après J.-C.), faisaient appel, devant chaque tribu, au mobile qu'ils jugeaient le plus apte à agir sur elle : aux Gaulois, en montrant la liberté à conquérir, aux Bataves la gloire, aux Germains le butin :

Tutor (Gaulois du pays des Lingons) *et Classicus* (Gaulois du pays de Trèves) *et Civilis* (Batave), *suis quisque locis, pugnam ciebant, Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam instigantes.*

[2] Dans son *Unkultur*, volume publié à Berlin en 1905, et œuvre empreinte d'un zélé patriotisme. Les vérités y abondent :

aussi nombreux que chez nous, ni non plus aussi satisfaits d'eux-mêmes et aussi estimés de leur entourage. »

L'esprit de rancune ensuite, d'une rancune inextinguible. Ils ne pardonnent rien. Ils n'oublient jamais. Henri Heine, un des leurs toujours, voyant ses amis les Français stupéfaits que des Allemands parlent encore de venger dans le sang velche le supplice de Conradin de Hohenstaufen, décapité à Naples par ordre de Charles d'Anjou (ceci se passait en 1268), ajoute : — « Vous avez certainement oublié cela, depuis longtemps ; mais nous n'oublions rien, nous. » — « On nous croit flegmatiques, écrit Treitschke, leur plus grand historien moderne, nous sommes le plus haineux des peuples. » Leur *Chanson des Nibelungen* (l'« Iliade » germanique du XIIe siècle) n'est qu'une histoire de vendetta, une tragédie de famille qui met aux prises des peuples entiers et finit dans un épouvantable carnage, tout sentiment de pitié et d'humanité sacrifié à une passion unique, la vengeance, — la vengeance poursuivie non pour une histoire d'amour, mais pour le rapt d'un trésor : le trésor à reconquérir, voilà le pivot du poème : quel idéal caractéristique d'une race !

On pourrait allonger la liste de ces fâcheuses notes du tempérament germanique. Il servirait de peu. Au berceau de toutes les races on trouve des tares sinon identiques, du moins analogues. Féroces et fourbes, ce sont plus ou moins les traits sous lesquels apparaissent toutes les peuplades sauvages la première fois que le missionnaire catholique aborde sur leurs rivages. Ce sont les traits de tout ce qui n'a pas été « élevé » par l'éducation. Ne sont-ce pas les traits mêmes de l'enfance, l'âge « sans pitié », l'âge du mensonge qui ne rougit pas ?... Pourquoi, chez les Allemands d'aujourd'hui, cette régression vers la barbarie primitive ?

Ils sont venus au Christianisme beaucoup plus tard que le reste de l'Europe occidentale. Ils n'ont pas, comme nous, dix-huit siècles de christianisme dans le sang. Il y avait des communautés chrétiennes dès la fin du Ier siècle ou le commencement du IIe, en Gaule, dans toute la Gaule, jusqu'aux bouches du Rhin, en Angleterre, au delà même des limites de la province romaine (au témoignage de Tertullien). Il y en eut de bonne heure aussi dans l'Allemagne du Sud et en Autriche, dans la vallée du Danube ; et il y a, en fait, bien moins de rudesse en ces régions que dans le Nord (sauf chez les éléments, intellectuels surtout, qui ont subi la contagion prussienne). Le christianisme n'a commencé à s'implanter dans l'Allemagne du Nord qu'au siècle de Charlemagne, et jusqu'à l'Elbe seulement. Au delà, en Poméranie, ce ne sera qu'après l'an mil. Plus loin encore, les tribus prussiennes opposeront, tout le XIe et le XIIe siècle, une résistance féroce à tous les essais d'évangélisation : ce n'est qu'au début du XIIIe siècle, après la fondation (1187) du célèbre monastère d'Oliva (près Dantzig), que les Cisterciens y pourront prendre pied (alors que la Scandinavie était chrétienne depuis deux et trois siècles).

Mais qu'ont-ils fait de cette Eglise qui venait leur apporter la civilisation ? Ah ! l'histoire d'Allemagne, au moyen âge, c'est bien la Passion de l'Eglise. Les Césars germaniques ont été les dignes successeurs des Césars de la Rome païenne. Plus ou moins sevrés, par leurs schismes sans cesse renaissants, de l'influence de Rome, ces chrétiens de la veille n'ont pas eu le temps de développer les germes de grâce déposés en eux par le baptême. Treitschke les en félicite dans une page célèbre :

« Dans les sables de la Marche (Brandebourg), écrit-il, ne poussa jamais aucun Saint. Dans les rudes cœurs des margraves ascaniens, on n'entendait point chanter des *Minnesænger*. Les moines diligents s'efforçaient de conquérir le renom d'habiles agriculteurs plutôt que de gagner les lauriers de l'artiste et du savant. Les bourgeois des villes menaient l'existence la plus grossière. Ce n'est que par la force militaire et l'orgueil national puissant que l'Etat de Brandebourg s'éleva au-dessus de ses voisins. »

Treitschke exagère sans doute. Il y a eu de la sainteté, et des écoles de sainteté même dans les sables de la Vieille-Marche ; et les moines des nombreuses fondations (cisterciennes surtout) d'entre Elbe et Weser, Elbe et Oder, ne furent point aussi dénués de sens artistique, comme en témoignent tant d'églises et de ruines encore debout. Treitschke ne veut pas, pour son pays, de ces *minnesænger* dont la poésie, sans être certes d'un mysticisme bien éthéré, s'était laissé tout de même imprégner de la douceur de nos trouvères et de nos troubadours. Treitschke ne veut pas que son pays doive rien à la douceur et à l'humilité du Christ : tout « par la force militaire et l'orgueil national puissant ». Treitschke noircit le passé de son pays, ce qui ne lui est pas trop difficile, tellement les taches noires en forment le fond ! A l'extrême pôle opposé, Janssen, dans son tableau de la situation au XVe siècle, nous confectionne une Allemagne toute rose (*zu rosig*, disait familièrement Denifle) : si l'Allemagne à la veille de la Réforme eût été ce que dit Janssen, la Réforme

« Nulle part au monde autant qu'en Allemagne, écrit Wigand, on n'éprouve le besoin de se donner du galon, de se faire passer pour un personnage...

« Cette manie de prendre des airs de supériorité absolument gratuite, de vouloir en imposer aux gens que l'on ne connaît pas, contraste singulièrement avec la platitude servile qui constitue, de son côté, un autre des traits essentiels du caractère allemand ; et nulle part ce contraste n'est aussi frappant que dans le monde des fonctionnaires de toute catégorie...

« J'ai la conviction que ce triste défaut du caractère allemand, ce mélange de platitude devant le supérieur et de morgue brutale à l'égard de l'inférieur, n'est pas jugé aussi sévèrement qu'il le mérite, même par ceux qui se rendent le mieux compte de tout ce qu'il a pour nous d'humiliant. On entend très souvent affirmer, chez nous, que le servilisme allemand ne pourra manquer de disparaître peu à peu, sous l'influence de l'extension de notre empire et sous celle de l'affermissement de notre conscience nationale. J'envie l'optimisme de ceux qui parlent ainsi, supposé toutefois que leurs paroles ne soient pas le simple résultat d'une attitude prise par eux, précisément afin de tranquilliser leur conscience nationale, aussi bien vis-à-vis d'eux-mêmes que des autres. Tous ceux qui ne sont pas des chauvins volontairement aveuglés devraient reconnaître que le peuple allemand tout entier, — sans excepter les plus farouches démocrates, — souffre toujours encore d'un mal très grave, très profond, et probablement incurable : le manque d'indépendance morale, et comme un besoin absolu d'asservissement. »

n'eût point été possible. Il est vrai que c'est surtout l'Allemagne du Sud et la vallée du Rhin que Janssen a fait poser devant lui, c'est-à-dire des pays où la vie catholique se déployait avec assez d'intensité pour avoir su se maintenir ferme à l'encontre des tentatives réformatrices des princes, à l'encontre même de tel archevêque de Cologne qui, non content de se marier pour son propre compte, prétendait (comme prince temporel) imposer le mariage à ses prêtres et le luthéranisme à ses sujets et fut proprement passé par la fenêtre.

Toujours est-il que, dans le Nord surtout, le tempérament primitif de la race n'avait pas eu le temps encore de s'adoucir, de s'affiner sous l'influence chrétienne quand éclata la Réforme. Ce fut la sauvagerie déchaînée. Vingt ans après son éclat de Wittenberg, Luther conseillait aux cartographes, quand ils feraient une nouvelle édition de la mappemonde, de dessiner simplement, pour marquer la place de l'Allemagne, une immense truie : ce serait très clair pour tout le monde... Tout le travail d'éducation commencé au moyen âge était donc à reprendre. Il le fut en partie dans les provinces autrichiennes et dans l'Allemagne du Sud. Le Nord acheva de s'enfoncer dans son protestantisme ; et c'est le Nord malheureusement qui a modelé le Sud, qui l'a intoxiqué.

II. — Une autre cause qui a contribué à endurcir l'Allemagne dans son culte exclusif de la force brutale, c'est sa prospérité matérielle depuis 1870.

Prospérité d'autant plus malsaine qu'elle a été plus soudaine. Jamais on n'a vu un peuple passer si rapidement de la pauvreté à une richesse exorbitante. Pays surtout agricole et de maigre rendement, suffisant à peine à nourrir fort médiocrement ses 41 millions d'habitants (puisque des centaines de mille d'entre eux émigraient chaque année, — 221.000 encore en 1882), l'Allemagne de 1871 devient, en quarante-trois ans, un riche et plantureux pays, industriel avant tout, où une population de 67 millions d'habitants vit grassement, si grassement que le nombre des immigrants est depuis quinze ans supérieur à celui des émigrants, ces derniers, exportateurs plutôt qu'émigrants, n'étant plus en moyenne que 28.000 chaque année, — si bien qu'elle était, avant la guerre, littéralement en voie de devenir un pays d'immigration.

Cela a commencé sous Bismarck ; mais c'est surtout Guillaume II qui a lancé le « nouveau cours ». Bismarck y voulait aller plus doucement : il a encouragé l'industrie allemande à ses débuts ; il l'a protégée par de nouveaux tarifs douaniers : mais ces tarifs avaient tout aussi bien pour objet de favoriser, de développer et de défendre l'agriculture nationale. Il voulait bien d'une Allemagne industrielle, mais non pas exclusivement industrielle : il ne fallait pas qu'elle cessât d'être un pays agricole. Il a bien préparé le gigantesque développement économique de l'Allemagne ; mais il se refusait à favoriser ce développement économique au delà d'une certaine mesure. Il avait une certaine notion, assez vague et peu efficace, de l'équilibre. Il désirait garder quelque équilibre en économie politique comme en politique proprement dite. Il n'y a pas réussi ; mais enfin il s'imposait et imposait à son pays quelque reste de mesure.

Bismarck congédié (mars 1890) et Guillaume II seul au pouvoir, c'est la démesure, c'est le déséquilibre universel. Fi des hésitations et des inconséquences du Chancelier de fer ! En politique, c'est de la conquête du monde que l'on rêve, c'est la *Weltpolitik* qui succède à la politique tout court. En économie politique, on se jette à corps perdu dans la voie de l'industrialisation à outrance. La population rurale de l'Allemagne qui, au début du XIXe siècle, formait 80 0/0 de sa population totale et, en 1882, encore 43 0/0, n'en forme plus, en 1907, que 29 0/0. En 1895, elle produit 79 millions de tonnes de houille, 143 millions en 1907, 171 en 1912. En 1895 elle fabrique 5.400.000 tonnes de fonte, 17.617.000 en 1914. Et tout le reste à l'avenant. En 1871, 200 Sociétés anonymes représentent un capital de 2 milliards 400 millions ; en 1914, le total dépasse 20 milliards. D'immenses cités ouvrières se fondent ou se développent : en 1910, 48 villes de 100.000 âmes et au-dessus ; en 1871, 8 seulement. L'Allemagne n'est plus qu'une formidable usine et une colossale maison de commerce. Elle, autrefois le pays de la métaphysique, elle a tourné toute son activité intellectuelle vers la matière. La science allemande s'est instituée l'esclave de l'industrie, ne s'attachant plus qu'aux applications, au détriment des travaux spéculatifs. Jamais peuple n'a mis autant de rapidité fiévreuse à se matérialiser. Et cette matérialisation est l'œuvre de Guillaume II. C'est lui qui a lancé l'Allemagne sur cette voie ; et ce n'est que dans cet ordre de l'activité matérielle que son influence efficace s'est exercée. Ce qui dans l'intelligence même est proprement « spirituel » et confine à la moralité, lui a toujours échappé. Il a été le premier commis voyageur de son peuple.

Au bout de tout cela, d'autres se sont attachés à montrer qu'il y avait, dans l'ordre politique, la guerre. L'Allemagne, en effet, pour entretenir et développer sa richesse trop vite acquise, s'est condamnée à se dépasser toujours elle-même, à produire toujours davantage et à meilleur compte, à augmenter sans relâche son chiffre d'affaires. Très bien, si les pays étrangers de qui elle dépend plus que jamais, se laissent faire. Mais, s'ils se mettent en défense, si, inquiétés et lésés par l'indiscrétion de ses procédés non moins que par l'âpreté de sa concurrence, ils se ferment progressivement devant elle?... Alors, c'est la faillite, c'est la ruine. Or, c'est ce qu'ils commençaient à faire, quelques années avant la guerre. D'où, pour l'Allemagne, la tentation croissante d'imposer par la force ce qu'elle n'obtenait plus par la persua-

sion ou par l'intimidation pacifique. Comment y résister ?

Le seul moyen d'éviter un conflit armé, c'eût été de réagir contre la volonté de lucre du peuple allemand tout entier. Il eût fallu serrer les freins, jeter du lest, imposer la modération et la prudence, la résignation aux sacrifices nécessaires, aux gains moins abondants et moins faciles, à la vie plus étroite.

Cela, personne parmi les dirigeants allemands n'y songea. Et pouvait-on y songer ? Quel courant à remonter !

A l'extérieur, cette fièvre de développement matériel aboutissait à la guerre. A l'intérieur, elle produisait une démoralisation dont nous n'avons pas idée. Il y a un abîme entre la corruption de Paris (ou de Vienne) et la corruption de Berlin. Munich même rougirait de se voir comparer à Berlin, et Dieu sait cependant si Munich a mauvais renom en Bavière même !... Ce sont là thèmes difficiles à traiter ; il y faudrait des développements nécessairement longs (et que d'ailleurs j'ai déjà donnés ici des années avant la guerre). La corruption à Paris (et en Italie, autre pays dont il est de mode, dans l'Allemagne luthérienne, de décrier les mœurs) garde du moins quelque couleur d'humanité tout de même, une couleur trop aimable même, disent les Pharisiens d'Allemagne ; mais ce sourire même est l'indice que le vice n'a point gangrené jusqu'aux ultimes fibres du cœur et qu'il y reste encore quelques germes de rénovation future. A Berlin, ces germes subsistent, évidemment, puisque la grâce de Dieu ne permet pas qu'ils soient étouffés complètement tant que cette vie n'est pas close. Seulement ils ne sont pas perceptibles. C'est l'immoralité toute nue, dépouillée de tout vernis de civilisation, l'immoralité dans toute sa bestialité. Et la bestialité est toujours féroce. Un des leurs, Max Nordau, définissait naguère l'homme « un carnassier voluptueux ». Max Nordau, quand il édictait cette formule, avait sans doute en vue surtout le type de ses compatriotes, ce qui explique le pessimisme de sa définition. Ce qu'il en faut retenir au moins, c'est que l'homme, à mesure qu'il se plonge dans la volupté, infailliblement il devient, à délai plus ou moins bref, carnassier, c'est-à-dire tout ce qu'un Allemand peut entendre sous ce mot, tout ce qu'ils nous ont fait voir d'horreurs ces quatre années de guerre. Volupté et cruauté, ce sont les deux pôles du monde immoral, deux pôles dont le premier appelle le second, — de même que pureté et bonté sont les deux pôles du monde moral, les deux mots en quoi tient tout ce que nous savons de Marie, Vierge et Mère, Vierge-Mère, la Vierge de toute pureté et la toute bonne Mère de miséricorde... *Cruenta Venus,* disaient déjà les païens : Vénus aime le sang. Et le spectacle de l'Allemagne d'aujourd'hui est venu confirmer lugubrement l'axiome antique.

La prospérité matérielle n'est pas un péché ; elle est seulement un danger, elle devient vite principe de corruption, si le sel de la terre n'est là pour la préserver. Et le sel de la terre, la fidélité à ceux que le Sauveur a décorés de ce beau nom, l'amour du Siège « Apostolique » manque à l'Allemagne protestante ou modernisante. Jésus n'a pas formulé de condamnation contre la richesse elle-même ; il n'a maudit que la richesse qui oublie Dieu, qui oublie le prochain, qui s'endurcit dans l'égoïsme. Mais qu'il est aisé, quand la richesse afflue à flots précipités, de descendre les pentes qui mènent à cet abîme ! et qu'il est difficile de les remonter ! [1] On les remonte dans l'Eglise catholique, parce que Jésus-Christ est là. C'est même une des caractéristiques qui tout le long de l'histoire distinguent l'Eglise de Jésus-Christ des Eglises séparées : dans celle-là comme dans celles-ci, les décadences, les relâchements se produisent ; mais les réformes, dans l'Eglise romaine, viennent ensuite, parce que Jésus-Christ est là, et elles ne viennent pas ailleurs, parce que Jésus-Christ n'est pas là. On ne se réforme, on ne se relève qu'au bras de Jésus-Christ ; et l'Allemagne prussifiée a banni Jésus-Christ.

Voilà pourquoi, s'il reste vrai que la prospérité matérielle a été pour l'Allemagne moderne une cause de démoralisation et de brutalité, d'autre part c'est le protestantisme qui a permis à cette cause de développer toute son efficacité en fermant la porte à Jésus-Christ et aux possibilités de relèvement.

III. — Et il y a, à la source de la mentalité de l'Allemagne contemporaine, la philosophie allemande. Et la philosophie allemande, c'est encore le protestantisme. Lui, il est le père ; elle est la fille. Et la fille est digne du père. Bien plus, la fille a dépassé le père. Hérode eut un geste de recul devant la férocité d'Hérodiade. Le luthéranisme du roi de Prusse eut, lui aussi, un geste de dénégation quand se révéla le radicalisme de Kant. Ce fut le geste d'un instant. Depuis, le père a suivi la fille à travers toute sa débauche de radicalisme.

Certaines gens (pas beaucoup), que la guerre n'a point guéris de leur germanisme d'antan, se sont

[1] Des protestants allemands ont constaté, eux aussi, et avoué cette influence délétère de la prospérité matérielle en leur pays. Le célèbre pasteur Stœcker par exemple, le champion de la *Mission urbaine de Berlin* : — « J'arrivai, dit-il, dans la capitale, en 1874, et voici ce que je dus constater, durant une dizaine d'années : sur 100 mariages, 19 seulement demandaient la bénédiction nuptiale ; sur 100 nouveau-nés, presque la moitié restaient sans baptême. D'où vint, *après la guerre*, cette décadence soudaine ? Je crois pouvoir exprimer une opinion sur ce point, car j'étais au milieu du flot croissant de la perdition... » Or, entre autres causes, Stœcker note « les milliards qui avaient éveillé la cupidité et poussé aux spéculations effrénées. »

Même leur Nietzsche écrivait, au lendemain du traité de Francfort : — « Une grande victoire constitue un grand danger. La nature humaine la supporte plus difficilement qu'une défaite. Allons plus loin : il paraît plus facile de remporter une grande victoire que de la supporter et d'éviter qu'il n'en résulte une grande défaite. »

Un observateur d'ailleurs sympathique à l'Allemagne, G. Tournier, écrivait, sur ces années d'enivrement du triomphe : — « Ce fut une navrante période, pour l'Eglise évangélique allemande, que les années 1871-1876 ; la vie religieuse était presque nulle ; les vocations pastorales diminuaient, et les postes vacants se multipliaient. »

affligés de voir ainsi le reste du monde établir une filiation entre la mentalité allemande d'aujourd'hui et la philosophie allemande, entre cette philosophie même et le protestantisme. Certes, personne n'a prétendu que Hegel ni Kant aient voulu positivement ce que nous avons vu, ni même qu'ils l'aient prévu (pour Luther, la chose n'est que trop claire : il a voulu et célébré et chanté sur tous les modes les horreurs inouïes de ce qu'on a appelé la Guerre des paysans, déchaînée dès 1524, et de tout ce qui a suivi). La question est de savoir si les idées originales et efficaces que ces philosophes ont apportées, et par où ils comptent dans l'histoire de l'esprit humain, ont un rapport d'influence avec les théories que l'Allemagne d'aujourd'hui met en œuvre : ceci découle-t-il de cela ?

La philosophie allemande, c'est d'abord Kant. Il est le premier en date ; c'est lui qui a mis en branle tout le mouvement philosophique allemand du XIXe siècle. Et Kant lui-même, c'est le protestantisme mis en philosophie. Kant n'est pas seulement un philosophe protestant ; il est *le philosophe du protestantisme* (c'est le titre même que le protestant Paulsen, professeur à l'Université de Berlin, donnait à son célèbre ouvrage, paru en 1889 : *Kant der Philosoph des Protestantismus).*

La pensée de Kant, c'est le fond même de la pensée de Luther. C'est Luther systématisé. Luther, en religion, donnait tout à la « foi », rien à la raison. Qui veut vivre de la « foi », doit se débarrasser totalement de la raison. La raison est absolument aveugle ès choses religieuses. Elle est la concubine du diable. C'est elle qui a fourvoyé l'Eglise de la scolastique. Loin de nous toutes ces inventions humaines de systèmes d'écoles, philosophiques ou théologiques, toutes ces spéculations sur l'existence et l'essence de Dieu et ses rapports avec le monde, tout ce paganisme d'une religion de raison et d'une morale de raison : autant d'obstacles à la foi en la révélation de Dieu dans la personne de Jésus...

Ce que la Réforme devait être, dans le tréfonds de la pensée de Luther, c'était, dit Paulsen, « une simplification prodigieuse, la libération de la foi religieuse de toutes les spéculations et de tous les artifices sophistiques des écoles et des docteurs d'école, l'abolition du christianisme dogmatique et une nouvelle conception de l'Evangile. »

Mais ce que la Réforme devait être, elle ne le resta pas, parce qu'il ne fut pas possible à Luther de demeurer conséquent avec lui-même. Abolir tout dogme et décréter que la foi aveugle en notre propre justification remplace tout, c'est parfait, tant que ce n'est à l'usage que d'un petit cénacle de polissons. Mais répandez de pareilles idées dans les masses, et vous avez les sauvageries qui ont ensanglanté l'Allemagne du XVIe siècle et devant lesquelles Luther lui-même a reculé épouvanté. Luther a dû reprendre pièce par pièce, à l'usage du peuple tout au moins, partie de ce qu'il avait laissé, s'embarrasser à nouveau de toute une quantité de vérités religieuses, et même de ce Décalogue contre lequel il n'avait pas jadis assez de sarcasmes. — Et ainsi, dit Paulsen, « le monde protestant se vit de nouveau envahi par le dogmatisme, qui métamorphose la foi en un système doctrinal... Et quand le protestantisme se constitua en Eglises extérieures, le besoin de clarifier la nouvelle doctrine ramena les systèmes dogmatiques... Mélanchton vit avec effroi cette irruption d'une scolastique nouvelle et de tous ses sophismes, sur le domaine de la foi religieuse à peine restaurée dans sa liberté ; et, loin de s'y pouvoir opposer, il s'y laissa empêtrer aussi profondément que qui que ce soit... Tragique destinée que celle de la Réforme en la personne de Luther ! »

Or, cette pensée radicale que Luther n'a pu maintenir, Kant la reprend, la clarifie, la pousse à ses dernières conséquences. La raison pure de Kant, c'est la raison maudite de Luther. La raison pratique de Kant, c'est la foi de Luther, foi qui n'a rien à voir avec l'intelligence, mais qui est toute en volonté (c'est-à-dire, en sentiment). La raison pure n'atteint rien de vrai ; elle s'arrête aux *phénomènes ;* impossible pour elle d'aller au-delà, d'atteindre le *noumène,* ou la chose en soi ; le principe de causalité, qu'elle pose, ne vaut que pour les phénomènes. Le vrai n'est atteint que par la raison pratique ; il est l'œuvre, en chacun de nous, du sentiment individuel. Si notre sentiment individuel postule Dieu, tant mieux pour Dieu ; sinon, il n'y a rien à faire. — « Kant tire la dernière conséquence du protestantisme : *La parole de Dieu* EN NOUS *est la mesure dernière du vrai.* Celui qui ne veut pas admettre cela, dit Paulsen, il n'a plus qu'à se faire catholique. *Wer das nicht anerkennen will, der muss katholisch werden.* »

Kant n'a pas formulé de système théologique. Il n'était professeur que de philosophie ; mais dans son système philosophique trouve enfin à s'emboîter la pensée de Luther. Kant pense faire pour la philosophie ce que Copernic a fait pour l'astronomie. Avant Copernic, la terre était le centre du monde, le monde tournait autour d'elle ; Copernic a montré que c'est elle qui tourne autour du soleil. De même Kant a pensé démontrer que ce n'est pas le moi qui gravite autour de l'être, mais l'être qui gravite autour du moi. Avant Kant, on admettait que l'intelligence se conforme aux choses ; Kant pose que ce sont les choses qui doivent se conformer à l'intelligence, — les choses divines comme les autres. Ce n'est point aux hommes à se former d'après Dieu ; c'est Dieu qui se forme d'après eux-mêmes. Par conséquent, ne pas faire du devoir un acte d'adhésion à la volonté divine, pas plus qu'un acte d'adhésion à une loi du monde, ou la condition de notre intérêt bien entendu, ou l'expression de nécessités ou de convenances sociales : tout cela, ce sont les vieilles morales, qui, toutes, depuis les plus religieuse-

ment mystiques jusqu'aux plus prosaïquement utilitaires, ont ce trait commun : c'est qu'elles prétendent dériver de données objectives et avoir pour raison de réaliser un bien. Pour Kant, ce n'est pas parce que c'est le bien qu'on doit faire le bien ; c'est parce que c'est le devoir. Le devoir ne dépend de rien ; il se suffit : « Il est souverain et absolu. Il se révèle à nous par un décret catégorique qui n'a de fondement et de raison qu'en lui-même ; c'est là le propre des décrets divins. La conscience est Dieu. » C'est la conscience qui se décerne l'immortalité : « Je veux que ma durée soit sans fin », a droit de dire « l'homme juste ».

La *Critique de la Raison pure* parut en 1781 (Kant avait cinquante-sept ans) ; la *Critique de la Raison pratique,* en 1788. Ce fut une traînée d'enthousiasme à travers l'Allemagne. Tout Weimar, l'Athènes allemande de ce temps-là, le rendez-vous de tous les beaux esprits sous le Mécénat du duc Charles-Auguste, kantisa (tout Weimar, sauf pourtant Gœthe et Herder). Reinhold (né catholique, novice jésuite à Vienne, religieux barnabite ensuite et maître des novices, puis apostat) écrit à Schiller qu' « avant un siècle on vénérera Kant comme un autre Jésus » ; et Jean-Paul, en 1788 (il avait vingt-cinq ans) : — « La morale de Kant n'est pas seulement une lumière du monde ; elle est à elle seule tout un système céleste. »

Morale austère pourtant. Dans la forme, oui. Mais jamais une morale rigoriste n'a fait peur ; la vogue du jansénisme, aux environs de 1650, dans la belle société, a déterminé immédiatement un relâchement terrible des mœurs. La morale évangélique effraye, précisément parce qu'on la sent douce et attirante et qu'on redoute de se voir entraîné par le divin aimant à des sacrifices qui coûteraient à notre lâcheté. Avec les morales humaines, au contraire, si raides qu'elles se fassent d'aspect, et grâce à leur raideur même, on sent qu'on en pourra prendre à son aise. Et puis, cette morale de Kant, cette « raison » qui n'obéit qu'à elle-même, qui fait elle-même, et elle toute seule, fonction de pouvoir législatif : jamais l'orgueil humain s'était-il vu à pareille fête ?

Cette puissance d'exaltation orgueilleuse, la philosophie de Kant n'en a rien perdu ; et Léon Daudet nous en apportait, pendant la guerre, un témoignage éloquent. Rappelant le temps (1885) où il faisait sa philosophie au lycée Louis-le-Grand, il dit (au cours d'articles donnés au *Correspondant* et réunis ensuite en volume : *Hors du joug allemand,* p. 6-20) :

Kant est avant tout maître d'orgueil, maître d'infatuation d'esprit. D'orgueil il gonflait nos poitrines à Louis-le-Grand et plus tard. C'est ce qui donne à sa source d'erreurs un jet et un débit si puissants...

Aujourd'hui encore, je revois la salle haute et grise où nous apparut l'analytique transcendantale, où nous fut révélée la distinction du phénomène et du noumène... Il nous semblait que le monde extérieur, se rabattant sur le plan de la conscience, prenait au-dedans de nous une signification toute neuve, que nous allions marcher de découverte en découverte. Nous nous explorions, dans nos coins et recoins, comme une terre inconnue, environnée de merveilleux paysages. Jamais, au cours de l'existence, je n'ai plus retrouvé cette magie, cette griserie, cette euphorie, comparable seulement à celle de l'opium, alors que la douleur disparaît comme une reine courroucée, traînant derrière elle un bruissement de soie...

Burdeau ne nous présentait point le kantisme historiquement, ainsi qu'une doctrine comparable à d'autres, discutable comme elles. Il nous disait : Voilà la vérité. Les catégories de l'esprit et l'impératif catégorique devenaient ainsi à nos yeux la Loi et les Prophètes...

Je ne songe point sans sourire au ton grave, recueilli, sur lequel nous énoncions, sous l'égide de Burdeau, les axiomes de la raison pure : *Toutes les intuitions sensibles sont soumises aux catégories, comme à des conditions sous lesquelles seulement leur diversité peut être ramenée à l'état de conscience.* On eût dit qu'il se fût agi d'un catéchisme transcendant, auquel jamais la suite des temps ne soustrairait une parcelle de sens, ni une parcelle de texte. Après l'énoncé et avant la démonstration, laquelle a trait généralement à des paragraphes antérieurs numérotés, le lecteur devait garder un religieux silence, pendant lequel chacun de nous s'imprégnait de la sentence et la méditait. Souvent le maître reprenait la phrase en allemand, nous en faisant valoir la solide architecture.

Il nous insinuait que, si le français a ses charmes et ses qualités de lumière et de vitesse, l'allemand est peut-être davantage la langue de la pensée pure...

L'allemand, langue de la pensée pure !... alors qu'au contraire le vocabulaire indéfiniment extensible de la métaphysique allemande, par l'abus des termes composés, rappelle les mots agglutinés des sauvages ! alors que ce jeu de marqueterie spéciale donne une fausse et trompeuse sécurité à l'esprit !... De ces phrases de Patagon géomètre, Burdeau disait : « Cela est beau en soi. » Cet *en soi* avait toute la rigueur, tout le tranchant de l'école. C'est ainsi que ces classes de philosophie devenaient plus exactement des classes de germanisation. Il était entendu que l'Allemagne avait commis, quinze ans auparavant, le crime de nous arracher l'Alsace-Lorraine et de nous imposer le traité de Francfort ; mais ne nous ouvrait-elle pas de plus près, comme compensation, le trésor du criticisme kantien ? Je n'exagère pas. J'ai entendu ce blasphème dans la bouche de plus d'un de mes camarades. Si je n'avais pas eu, à la maison, le contre-enseignement ardemment patriotique et antikantien d'Alphonse Daudet, Latin entre les Latins, pour contre-balancer une telle influence, sans doute aurais-je cédé, moi aussi, à l'engouement général et remis au « géant de Kœnigsberg » toutes les clés de mon jeune cerveau.

Il y eut une sourdine à l'enthousiasme de l'Allemagne. Königsberg était en Prusse ; et la théologie officielle de Berlin s'émut. Tant que régna Frédéric II le roi-philosophe (1740-1786), Kant ne fut pas inquiété. L'avènement de Frédéric-Guillaume II (1786-1797) donna le signal d'une réaction politique, et la censure ne voulut point laisser paraître dans une revue le second des articles qui devaient composer le livre de Kant sur la *Religion dans les limites de la simple raison* (1793). Le volume publié, un rescrit royal (1er octobre 1794), après avoir salué « cet homme digne, cet érudit, ce cher féal », vint reprocher à Kant de mésuser de sa « philosophie » pour « défigurer et rabaisser maint dogme capital et fondamental de la Sainte Ecriture et du christianisme » ; il le rappelait à son « devoir d'éducateur de la jeunesse », et déclarait attendre de sa part qu'à l'avenir, « conformément à votre devoir, vous employiez votre autorité

et vos talents de telle sorte que Notre intention souveraine et paternelle soit réalisée de plus en plus. »

Kant n'avait qu'à s'incliner devant son *Summus Episcopus.* Il protesta de la pureté de ses intentions, déclarant qu'il n'avait nullement « porté préjudice à la religion publique du pays », que son livre était « pour le public un livre incompréhensible, fermé » et ne représentait « qu'un débat entre des savants de Faculté, ce dont le peuple n'a cure ». Mais ensuite il donna la promesse voulue :

Quant au second point, à savoir que je ne dois me rendre coupable, à l'avenir, d'aucune défiguration ou dépréciation du christianisme, pareille à ce qu'on me reproche, je pense que le plus sûr, afin de parer au moindre soupçon là-dessus, est de déclarer très solennellement, en ma qualité de très fidèle sujet de Votre Majesté royale, que désormais je m'abstiendrai totalement de tout exposé public concernant la religion, qu'il s'agisse de la religion naturelle ou révélée, tant dans mes conférences que dans mes écrits.

En tant que très fidèle sujet dè Votre Majesté royale... Il a ajouté en note, plus tard : — « Cette expression aussi, je l'ai choisie prudemment, afin de ne point renoncer, en ce procès de religion, à la liberté de mon jugement *pour toujours,* mais seulement aussi longtemps que Sa Majesté serait en vie. » (Kant, *Der Streit der Facultæten,* p. 10, ouvrage publié en 1798, l'année qui suivit la mort du roi en question).

On voit que l'impératif catégorique n'ignore pas l'art des restrictions mentales. — Il avait fait sa dernière leçon à l'Université le 23 juillet 1796. Sentant alors ses forces décliner, il se retira de l'enseignement, et mourut le 12 février 1804, dans sa quatre-vingtième année, à Königsberg, où s'était écoulée toute sa vie.

IV. — Parmi les enthousiasmes qu'enflamma Kant, il y eut Fichte. C'est la philosophie de Kant qui révéla à Fichte sa propre vocation, comme par un coup de foudre, tel Malebranche tombant un jour par hasard, chez un bouquiniste, sur un volume de Descartes. Fichte (né en 1762 dans un village de Haute-Lusace) vivait péniblement comme précepteur en Suisse ou en Pologne, quand lui tombe sous la main la *Critique de la raison pratique :* — « Je vis dans un monde nouveau, écrit-il, depuis que je l'ai lue. » Une vie nouvelle en effet commence pour lui, tous ses projets d'avenir sont abandonnés, rien ne l'intéresse plus, il ne veut plus s'occuper de rien au monde jusqu'à ce qu'il ait pénétré bien au fond la doctrine de Kant et qu'il se la soit assimilée.

Il se l'assimile si bien qu'il le dépasse. Il est à Kant, disait-on autour de lui, ce que Spinoza fut à Descartes. Il établit la théorie subjective de la connaissance et de l'action sous sa forme la plus pure et la plus radicale. Kant laissait tant bien que mal subsister derrière les apparences sensibles une réalité en soi ou *nouménale* à laquelle il prétendait que l'esprit impose sa forme : Fichte dissipe jusqu'à ce dernier fantôme d'existence extérieure à l'homme. Si c'est la raison humaine qui, suivant Kant, produit la loi des choses, la forme de la science et de la morale, pourquoi, demande Fichte, n'en produirait-elle pas aussi le contenu, la matière ? C'est le Moi qui crée le monde qui nous environne : ce n'est pas un obstacle qu'il rencontre, c'est une limite qu'il se donne. Absolument libre, le Moi fait toute réalité comme toute vérité. De souverain législateur qu'il était chez Kant, le voilà promu au rang de souverain créateur. « *Je suis absolument,* dit-il, *parce que je suis* (c'est presque la définition de Jéhovah à Moïse)... *Le Moi est absolu, primitif, parce qu'il a conscience de percevoir l'absolu.* » — Et en même temps, par un procédé cher à la pensée allemande et qui consiste à rechercher à tout prix l'identification de notions jusqu'alors réputées incompatibles, Fichte considère que cet absolu, ce Moi, au lieu d'être, doit se développer et se réaliser sans fin ; au lieu d'avoir une perfection actuelle, il doit se susciter des obstacles pour travailler sans terme à les surmonter... Fichte mettait ainsi en philosophie son propre tempérament, tempérament de tribun : — « Je n'ai qu'une passion, écrit-il : agir, agir autour de moi ! » Et c'est ce qu'il répète en mille manières à la jeunesse qui se presse autour de lui et qui se trouve admirablement flattée de voir diviniser son naturel besoin d'activité, d'autant que cette activité est invitée à s'exercer sans aucun contrôle. Agir, agir le plus possible, c'est l'unique loi, la loi première et ultime, qui ne saurait se subordonner à aucune autre pour cette excellente raison qu'il n'y en a point d'autre et qu'elle est tout. Jamais le moi humain ne s'était vu appelé à si complet affranchissement.

Un témoin oculaire écrivait sans y voir malice : — « On croit à Fichte plus qu'on n'a jamais cru à Reinhold. On le comprend, il est vrai, beaucoup moins que Reinhold, mais on n'en croit que plus fermement. » Voilà bien la puissance des idées vagues sur les enfants, sur tout ce qui n'est pas encore raison adulte, sur la nature humaine dans la mesure même où elle se rapproche de l'animalité primitive.

Vint Iéna (14 octobre 1806) et l'effondrement de la Prusse. Fichte, jusque-là, parlait du moi humain en général. A la lueur d'Iéna il découvre que le moi authentique, c'est le moi allemand. Et, l'hiver de 1807-1808, à Berlin [1], à l'heure même où l'on entendait parfois résonner sous les fenêtres de l'Université les tambours de l'occupation française, il prononce ces quatorze *Discours à la nation allemande* dont l'influence fut incommensurable et qui n'ont cessé depuis de se réimprimer en toutes sortes de collections populaires, apologie du germanisme et programme du pangermanisme : — « Je parle pour les Allemands, dit-il, pour les Allemands en général, pour tous

[1] Professeur d'abord à l'Université d'Iéna, il en fut expulsé pour athéisme et trouva, à partir de 1799, honneur et gloire à Berlin ; † 1814.

les Allemands sans exception... La caractéristique de notre allemanité est d'empêcher notre fusion avec un peuple étranger et notre disparition en lui, et de nous créer une nationalité indépendante de toute autre puissance. » Pas de fusion, avec personne ; mais, par contre, prendre la tête de l'humanité : pourquoi ? Parce que l'Allemagne est la Nation par excellence, la Nation élue ; elle est le Peuple, comme la Bible est le Livre ; elle est la Race type, la personnification même de l'Humanité ; elle est *all — Mann* (= tout homme : il joue ici d'une étymologie qui est fausse), et c'est pourquoi elle a la puissance de s'étendre à tout, de tout absorber. Sa langue, au lieu d'être fixée et partant morte comme les néo-latines, reste perpétuellement vivante et en progrès... Rompre donc avec les littératures étrangères, puisque la pensée germanique est la seule qui ne contienne pas d'éléments impurs, la seule par là-même qui soit destinée à prévaloir. L'esprit allemand n'est pas de frappe terrestre, il est la source de tous les soleils, il plonge dans l'avenir et crée sans arrêt des mondes toujours nouveaux. — « Il faut amener la nation allemande à prendre conscience d'elle-même, c'est-à-dire de sa pure essence germanique *(Deutschheit)*, et rendre ce sentiment assez fort pour qu'il puisse s'imposer au reste du monde et le régénérer. » — Là où Kant avait donné la fameuse formule morale : « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature » (formule d'ailleurs aux termes de laquelle le sens propre, avec toutes les aberrations individuelles ou collectives auxquelles il est sujet, n'en demeure pas moins le souverain juge de nos actes), Fichte audacieusement substitue cette nouvelle règle fondamentale : — « *Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps* COMME AUXILIAIRE DE LA SUPRÉMATIE ALLEMANDE. »

Sommes-nous loin du pangermanisme ?

V. — En même temps que Fichte, et après lui, Schelling, Allemand du Sud (Württemberg) (né 1775), mais attiré, lui aussi, par le Nord (débuts à Leipzig et à Iéna), appelé ensuite par le roi Max et son ministre l'Illuminé Montgelas pour « éclairer » la nouvelle Bavière issue du pillage des biens d'Eglise, passe en Bavière (Würzbourg, Munich, Landshut) une grande partie de sa vie (1803-1841), enseigne à Berlin de 1841 à 1847 (appelé par le rêveur couronné Frédéric-Guillaume IV, qui mourra fou), † 1854. Son activité philosophique, de durée beaucoup plus longue que celle de Fichte, fut bien plus variée aussi. Il a donné de l'art et de la religion une philosophie qui se fait encore étudier aujourd'hui ailleurs même qu'en Allemagne, mais qui du reste ne touche pas à notre sujet. Retenons de son enseignement qu'il a été, lui aussi, l'apôtre du Moi (c'est le titre d'un de ses principaux ouvrages : *Vom Ich als Prinzip der Philosophie)*, en complétant et contredisant Fichte par une profession totale de panthéisme : — « Le Moi, dit-il, contient toute existence, toute réalité. » Pour le Moi absolu, Dieu ne saurait être un « objet » extérieur ; il n'y a plus que « le pur Moi absolu, simplement » :

« SOIS ! dans la plus haute acception du mot !... ceci est l'exigence suprême de toute la philosophie pratique. Si tu es un être en soi-même, alors aucune puissance adverse ne peut changer ton état, ne peut limiter ta liberté. Efforce-toi, par suite, pour devenir un être en soi-même, d'être *absolument libre ;* efforce-toi de *soumettre toute puissance hétéronome à ton autonomie,* efforce-toi d'élargir ta liberté, par liberté, *jusqu'à une puissance absolue que rien ne puisse limiter.* Cette Loi est inconditionnelle, parce qu'elle exige quelque chose d'inconditionnel... Mon effort ne doit se laisser déterminer par aucune loi étrangère, et inversement tout ce qui est *opposé* à mon effort doit être déterminé uniquement par *mon* effort... Je règne sur le monde des objets, en lui aussi aucune autre causalité ne se révèle que la *mienne.* Je me proclame maître de la Nature, et j'exige qu'elle soit *déterminée par la loi de ma volonté...* »

C'est du délire. Sur une race plus affinée que n'était l'allemande, pareilles énormités n'eussent pas trouvé de prise. L'Allemagne avale tout.

VI. — Enfin paraît Hegel, le dernier en date de cette diabolique tétralogie philosophique qui s'est ouverte avec Kant. Il était l'aîné (né 1770) de Schelling (tous deux Wurtembergeois), et il est mort longtemps avant lui (en 1831, à Berlin, du choléra) ; mais il a eu des débuts beaucoup plus lents. Il a été disciple de Schelling avant de devenir son adversaire. Ce qui a fait sa vogue, c'est son enseignement à l'Université de Berlin, où il professa de 1818 à sa mort.

Hegel reproche à Schelling d'avoir posé l'Absolu sans le définir. L'Absolu, dit-il, n'est autre chose que l'Idée, l'idée *im Werden (in fieri).* Dès lors la pensée se confond avec l'être même : tout ce qui est rationnel est réel, et tout ce qui est réel est rationnel. La marche dialectique, c'est l'histoire même des choses. Dans chaque moment du devenir, quel qu'en soit ce qu'on appelle le mal ou le bien, Hegel voit l'un des aspects de l'absolu : chaque fait participe du divin. Tout ce qui est, doit être. Le succès légitime tout. Rien de réel qui ne soit rationnel, fragmentaire instant dans la procession de l'absolu. Tout fait est légitime, le droit naît du fait [1]. Il n'y a rien en dehors des faits qui se passent en ce monde. Pas d'autre monde. Dieu, c'est le monde qui se fait en ce moment. Faisons donc du divin. Ce qu'on appelle la moralité, c'est la volonté libre qui veut la volonté libre, *der freie Wille, der den freien Willen will.* La conscience, c'est la certitude qu'a le sujet moral d'être, dans son action, libre et autonome. Elle est une solitude de l'âme qui, remplie de confiance en soi *(Gewissheit)*, se fait arbitre du bien et du mal, se propose de réaliser le bien encore inexistant, se sait destinée à cette réalisation, et,

[1] Déjà, dans *Faust,* Méphisto enseigne à l'étudiant naïf que le droit est une superstition, « que les droits se transmettent comme une maladie héréditaire ».

en s'en faisant l'instrument, se développe infiniment, puisque par cette activité elle s'associe au *Weltgeist,* à l'esprit mondial, et prend ainsi une valeur substantielle et absolue.

Or, de toutes les réalisations de l'Idée, la plus haute est l'Etat. L'Etat est le produit suprême de la raison prenant conscience de soi ; il est la forme supérieure de l'Absolu ; il est « l'Absolu qui se sait l'Absolu », donc qui ne dépend de rien : partout et toujours, c'est sa volonté qui crée le droit. L'Etat, c'est Dieu même parvenu à un certain degré du devenir. Tout Etat, quel qu'il soit, participe à l'essence divine. De même que l'homme le plus hideux, malade, difforme, criminel, est encore un homme : ainsi l'Etat le plus imparfait et corrompu garde son caractère divin. Il faut vénérer l'Etat comme un Dieu sur la terre, un *terrestre-divin* (mot qu'il construit à l'imitation du célèbre mot de Gœthe, *l'éternel-féminin).*

Mais, à chaque époque il y a un Etat qui incarne l'Idée mieux que tous les autres et qui dès lors marche à la tête de la civilisation. Au XIXe siècle, cet Etat, c'est l'Etat prussien. Ce n'est pas aux philosophes à établir « ce que doit être l'Etat » : ceci serait de la conjecture, non de la science. L'Etat existe, il est donné dans la réalité concrète et vivante ; c'est là qu'il faut le voir et le comprendre. Est-ce que la science de la nature s'avise de rechercher ce que la nature devrait être ? L'Etat prussien, à l'époque où enseigne Hegel, s'engage de plus en plus dans la voie de la réaction à outrance, de la persécution mesquine et policière ; il disgracie, exile ou emprisonne les écrivains et les héros de la guerre de l'indépendance, Stein, Arndt, Görres, Jahn, Gneisenau, etc. Des protestations se font entendre : Hegel trouve que tout ce que fait l'Etat prussien est parfait. Hegel fait l'apologie des résolutions de Carlsbad et des mesures de répression qui suivent. Bien plus, il dénonce lui-même ses ennemis philosophiques et leur fait imposer silence et châtiment par l'Etat. Triste individu ! Mais on a vu plus haut qu'en Allemagne la délation n'est point mal famée. Toute la jeunesse prussienne, à la suite de Hegel, continuera à voir dans l'Etat prussien la réalisation adéquate et unique de l'Idée. L'Etat prussien, force coercitive supérieure à la morale, est le moteur chargé par l'Idée de pousser les peuples vers la conscience et la liberté. Tout bon Prussien a dès lors dans la tête la conviction que le monde entier n'a d'autre raison d'être et d'autre destination que de permettre à la Prusse (et ensuite à toute l'Allemagne prussifiée) de développer indéfiniment son moi national, en organisant toutes choses selon ses vues et à son profit.

VII. — Nul n'a contribué plus efficacement que Hegel à la formation de l'idée unitaire d'abord en Allemagne [1], et de l'idée de domination mondiale ensuite. Aujourd'hui, l'hégélianisme, comme corps de doctrine, n'est plus admis ; mais son influence n'a pas cessé et se retrouve partout dans le domaine de l'action, diffuse et s'exerçant par l'intermédiaire des hommes d'Etat, des publicistes, des historiens surtout.

De l'hégélianisme se sont inspirés les grands historiens qui ont formé l'esprit public allemand tout le long du XIXe siècle, Mommsen, Droysen, Giesebrecht, Sybel, Treitschke surtout, qui de 1874 à 1896 a pétri la jeunesse universitaire de Berlin [1], Lamprecht qui a hérité de son influence et de sa sauvagerie († 1915) [2], et, dans d'autres branches de la science, Hæckel, Ostwald, Harnack, Lasson, Woltmann, etc., tous les grands intellectuels d'outre-Rhin, tout ce qui dans la jeunesse cultivée s'est frotté aux maîtres protestants des Universités.

D'autres sont venus, après Hegel, mais dont l'influence n'a pu que s'encadrer et se canaliser dans le courant hégélien. Schopenhauer par exemple († 1860) a prétendu apporter un élément nouveau en substituant à l'Idée de Hegel, comme constructeur du monde, le vouloir *(Die Welt als Wille und Vorstellung, Le Monde comme Volonté et comme Représentation,* publié partie en 1818, partie en 1844, sans succès d'abord : le succès n'est venu qu'après 1850, mais éclatant). Le fond de l'univers, dit Schopenhauer, n'est pas esprit, ni raison, mais vouloir, universel effort, bien antérieur à la conscience, et dont la conscience n'éclaire que de rares et suprêmes mo-

[1] Coïncidence : très remarquable en Italie aussi fut la fusion des doctrines hégéliennes et des aspirations unitaires chez les philosophes napolitains du milieu du XIXe siècle.

[1] Treitschke sur Hegel : — « Hegel concevait l'Etat comme la réalisation de l'idée morale, comme la volonté morale réalisée. D'un coup il précipita toutes les doctrines du droit naturel et du romantisme politique qui font dériver l'Etat du contrat primitif des individus ou d'une institution divine. Ainsi l'extravagante conception de l'Etat qui était celle de l'antiquité classique fut vivifiée ; et à l'Etat fut concédée une toute-puissance qui ne lui appartient plus *depuis que le monde chrétien a reconnu le droit de la conscience.* » (Comme l'honnête Vinet avait raison de définir l'Etat moderne : « L'Etat, c'est l'individu moins la conscience ! »)

Treitschke poursuit : — « Le premier, Hegel a scientifiquement justifié la riche activité civilisatrice que l'Etat prussien exerçait déjà depuis longtemps et la force de la conception prussienne de l'Etat. Il a donné à l'historien un critère au nom duquel il pouvait mesurer la morale politique des héros de l'histoire sans mesquinerie bourgeoise. »

Nous nous sommes indignés de l'inconscience du ministre prussien Jagow déclarant à notre ambassadeur M. Jules Cambon, près d'un an avant la guerre, que les petits Etats étaient destinés à disparaître, à se fondre dans leurs grands voisins. Treitschke avait déjà dit cela : — « Les petits Etats sont facilement ridicules. L'Etat est puissance. Et l'impuissance est en contradiction avec elle-même dès qu'elle veut se manifester comme puissance. »

[2] Karl Lamprecht, né 1856 à Jessen (Saxe prussienne), fils de pasteur ; arrive à la célébrité avec sa *Vie économique de l'Allemagne au moyen âge (Deutsches Wirtschaftsleben im Mittelalter,* 3 vol., Leipzig 1885-1886) ; professeur à Leipzig en 1891 ; régente dès lors et despotiquement l'historiographie allemande. Il croit révolutionner l'histoire en opposant à la théorie individualiste une théorie collectiviste qui ne voit dans la marche des choses que l'action obscure des masses où l'individu est noyé, et qui aboutit au pur déterminisme, à un vrai mécanisme. Quand on lui objectait que d'autres (Taine, Buckle, Comte) avaient dit cela avant lui, il se bornait à répondre : — « Quand on est un créateur soi-même, on ne saurait mieux faire que de sourire de telles affirmations. » — Aux objections de fond : — « J'ai fait la preuve de mon système : c'est mon *Histoire d'Allemagne.* » C'est un riche type allemand d'orgueil qui a perdu tout sens du ridicule : — « Ranke est le Mozart de l'histoire, moi j'en suis le Wagner... Mes confrères sont des miniaturistes, moi je suis un peintre à fresques... Les pierres milliaires importantes du développement de l'historiographie sont Voltaire, Bernheim et moi... Je suis l'homme du progrès qui a accompli une révolution en histoire. » (Voir étude sur Lamprecht, par Antoine Guilland, *Revue Historique,* janv.-février 1916).

ments. Oui, cela semble contredire Hegel ; mais ce n'est qu'une apparence. Quand on parle allemand, il ne faut pas prendre ce mot volonté au sens précis de la saine philosophie, au sens de faculté spirituelle. La volonté de Schopenhauer, comme l'acte de Fichte ou le fait de Hegel, c'est quelque chose d'essentiellement vague. Tout ce qui s'agite, c'est de la volonté. Instinct, c'est volonté. Force, tendance, acte, vie, tout cela est volonté à des degrés divers ; le corps vivant, la matière même, ne sont que de la volonté devenue visible, aperçue par l'intermédiaire des sens, c'est-à-dire d'un intermédiaire qu'elle-même a construit. La vogue de Schopenhauer est contemporaine de celle de Darwin. Darwin apportait à Schopenhauer un confirmatur expérimental. La « lutte pour la vie, » c'est l'application, au monde animal et végétal, de la « philosophie de la volonté ». L'être et la vertu d'un peuple, pour la *Willensphilosophie,* c'est sa volonté, volonté actuelle, agissante, vivante, et non point la volonté du passé dont témoignent ses réalisations antérieures, sorte d'écorce, résidu mort que la faiblesse prétend conserver et qu'elle nomme le droit ; — c'est sa volonté manifestée par l'accroissement de sa population, par l'intensité de son travail, par la subordination spontanée (instinctive) de ses individus aux fins communes, par la poussée surtout qu'elle exerce sur ses voisins ; — c'est sa force enfin, les canons plus nombreux et plus puissants que ceux du voisin témoignant d'une résolution plus unanime et plus tenace, — la force brute, d'ailleurs, participant elle-même du divin, puisque, dans la pierre qui tombe, Schopenhauer a montré la présence d'un vouloir plus obscur que le nôtre, mais de même essence.

Rien d'original chez le dernier venu de ces philosophes, Nietzsche (†1900). Il n'a fait que traduire en langage grotesquement apocalyptique les idées qu'il trouvait diffuses dans l'atmosphère ambiante. Son style rappelle certaines productions de Hugo vieillissant. Chez nous, ce Hugo de décadence, en dépit de son génial passé, n'a été accueilli que par des haussements d'épaules. Chez les Allemands, Nietzsche a tout de suite éveillé un écho immense, même dans le monde féminin. Pas de système chez Nietzsche : il est tout en visions, tout en hallucinations fulgurantes. Nul but à la vie, tout est vide de sens, rien n'est intelligible, il n'y a ni bien ni mal. Il n'y a qu'une loi, la loi de la vie, qui est de vouloir, non le bien, non le vrai, mais la puissance, de s'étendre, de croître, de se dépasser toujours soi-même, par conséquent, de haïr, de combattre, de détruire ou dévorer tout ce qui se présente comme étranger et comme moins fort. L'homme est méchant ! gémissaient les sages d'antan. Hélas ! que n'est-ce encore vrai aujourd'hui ! Car le mal, ce qu'on appelle le mal, est la meilleure force de l'homme ; le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien du Surhomme. Cette loi de vie, la vieille morale la condamne ; la morale dit *non* à la vie, *Moral verneint das Leben.* Mais la vie doit dire *non* à la morale [1], briser la vieille table des valeurs : sur la nouvelle, son premier commandement sera celui de méchanceté. Les créateurs sont durs ; le plus dur seul est le plus noble. L'homme s'est révolté. Morte, l'illusion ; détruit, le divin univers. En vain se lamentent les derniers des faibles anges : *Weh! Weh! du hast sie zerstört, die schöne Welt!* Parmi ses ruines, rien ne reste, que l'orgueil qui monte dans la nuit comme une flamme. Que l'homme jette au néant son défi ! Lucifer a parlé.

VIII. — La guerre éclate ; et pour ce peuple, ivre d'orgueil plus encore que de sang, c'est le signal providentiel que l'heure a sonné où le germanisme va réaliser la domination universelle. Le monde est gangrené : Dieu va lui faire subir une cure de germanisme.

Quel est le but de la guerre, le but intérieur, le but national de la guerre ? demande Lamprecht *(Krieg und Kultur,* conférences données à Leipzig en septembre 1914). Réponse : ce but est indiqué par « les idées de l'ordre moral le plus élevé, qui animaient les guerriers allemands quand ils prirent les armes : c'est à savoir, avec le plus pur patriotisme, l'amour de l'humanité, *Menschenliebe...* » Il s'agit d'opérer enfin efficacement la guérison du monde par les Allemands, suivant la prophétie qu'en a faite l'empereur à la suite du poète [2]. « Nous sommes entrés dans la guerre avec des cœurs hauts et purs, pénétrés de la pensée de

[1] « Je nie la moralité comme je nie l'alchimie ; je nie de même l'immoralité... Le jugement moral a cela de commun avec le jugement religieux, de croire à des réalités qui n'en sont pas. » Les impressions, les illusions de moralité naissent en nous d'un principe morbide qu'il appelle la *moraline,* mot qui sous sa plume évoque le concept d'un alcaloïde vénéneux analogue à la strychnine ou à la morphine. — « S'il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas un dieu ? Donc il n'y a pas de dieux. » — Sur Nietzsche, voir *Ami* 1901, p. 401-415.

[2] Allusion à une des nombreuses harangues où Guillaume II prônait la collaboration de Dieu et de l'Allemagne (Münster, septembre 1907) : — « Que tous, anciens et nouveaux sujets de cet Empire, bourgeois, paysans, ouvriers, s'unissent dans un même sentiment d'amour et de fidélité pour la patrie, et le peuple allemand sera le bloc de granit sur lequel notre Seigneur Dieu pourra élever et achever la civilisation du monde. C'est alors que se réalisera la parole du poète : Le monde un jour devra son salut au germanisme, *am deutschen Wesen wird einmal noch die Welt genesen.* »

En 1905, au moment de partir pour aller faire à Tanger un de ces gestes qu'il destine à l'histoire : — « Le bon Dieu ne se serait jamais donné tant de peine pour notre patrie allemande s'il ne nous réservait pas une grande destinée : nous sommes le sel de la terre ; Dieu nous a appelés à civiliser le monde. »

En octobre 1900, quand fut posée la première pierre du Musée romain de Saalburg (dans le Taunus), il la frappa de trois coups d'un marteau d'argent. En frappant le second coup, il dit : « Je consacre cette pierre à la jeunesse allemande, aux générations qui s'élèvent et qui pourront apprendre dans le nouveau Musée ce que c'est qu'un Empire *universel.* » Au troisième coup, il ajouta : — « Je consacre cette pierre à l'avenir de notre patrie allemande. Puisse-t-elle dans les temps futurs, par l'action commune des princes et des peuples, de leurs armées et de leurs citoyens, devenir aussi puissante, aussi fortement unie, aussi extraordinaire que l'Empire romain *universel,* afin qu'on dise dans l'avenir : *Je suis citoyen allemand,* comme on disait autrefois : *Civis romanus sum.* »

Ailleurs, dans un camp romain restauré par lui, il a fait apposer cette inscription : *Trajano imperatori Romanorum, Wilhelmus II imperator Germanorum :* ce qui sonne, à proprement parler, comme un hommage de successeur à prédécesseur dans le gouvernement du monde.

notre avenir national. Cet avenir, nous le remplirons des floraisons de notre culture; il nous est promis par la volonté qu'ont ensemble tous les Allemands *d'élever le monde à toute noblesse et à toute perfection.* »

Et quand la Prusse, dominatrice universelle, se mettra à organiser le monde, « alors, dit Otto von Gierke *(Deutsches Recht und deutsche Kraft,* dans *Internationale Monatsschrift*, octobre 1914), alors les aveugles verront et les sourds entendront et tous les peuples de gré ou de force comprendront que la culture allemande est la plus authentique, la plus profonde en racines, la plus riche de germes, le membre le plus indispensable de la culture universelle. »

Un poète, Wolfskehl, rejetant la main tendue par le geste fourvoyé de Romain Rolland : — « Aujourd'hui, il s'agit de la vie ou de la mort de la culture européenne. Vos complices pèchent contre le Saint-Esprit de l'Europe. Nous livrons cette guerre pour toute l'humanité européenne. Cette guerre vient de Dieu. Il s'agit du divin dans l'Humanité. »

Un autre, le plus grand poète de l'Allemagne contemporaine, Richard Dehmel, vaticine que la France et l'Italie, s'étant survécu, ne sauraient renaître « à moins de se régénérer par une infusion de sang allemand... Cette guerre est une tempête assainissante qui balaye le monde. Il s'agit d'amener aux hommes une plus grande abondance d'air du ciel. »

En mars 1915, un Conseiller de Consistoire, le professeur Mahling, parlant à Berlin devant une assemblée où l'impératrice était représentée, annonce que « l'heure a sonné de la mission mondiale du peuple allemand » : — « Y sommes-nous préparés? demande-t-il. Voulons-nous être le marteau que Dieu brandit ? » Et prenant à témoin la belle conduite que « leur vie intérieure » inspire aux soldats de l'Allemagne pendant cette guerre : — « En eux, nous pouvons le dire hardiment, Dieu est à l'œuvre. »

IX. — Outre les ouvrages indiqués dans la précédente Causerie, on lira encore :

Figures et doctrines de philosophes, par V. Delbos, professeur à la Sorbonne, in-12 de XII-330 p., 3 f. 50, Paris, Plon. Œuvre posthume. M. Delbos est mort prématurément (âgé de cinquante-trois ans) en 1916. C'était un grand chrétien. Il avait achevé de préparer, quand la mort le prit, l'impression de ce recueil. Il n'en a point choisi les « figures » au hasard. Il s'est attaché aux plus représentatifs d'entre les philosophes, à ceux qui ont fait paraître la plus étroite unité entre leur doctrine et leur vie; à ceux dont la doctrine a été une vie; à ceux qui n'ont pas philosophé seulement avec leur entendement, mais aussi avec leur conscience; qui ont cherché sans doute à savoir pour savoir, mais plus encore à savoir pour vivre, et qui ainsi ont édifié un système où M. Delbos est heureux de chercher et de trouver « le double mouvement de leur âme à leur philosophie et de leur philosophie à leur âme. » Ce double mouvement, on le suivra avec un recueillement ravi à travers ces pages. Quand on aura lu et médité les sept études qui composent ce volume (Socrate, Lucrèce, Marc-Aurèle, Descartes, Spinoza, Kant, celle-ci la plus longue, p. 196-259, avec la dernière, consacrée à Maine de Biran, p. 260-327), on connaîtra vraiment l'âme et la pensée de l'auteur, sa philosophie et sa foi, cette philosophie qu'il voulait qui fût « religieuse, non par accident, mais par nature, sans l'être pourtant par préjugé .... C'est parce que la philosophie n'est jamais achevée et parce qu'elle n'a pas à conclure, qu'il est légitime de chercher au-dessus de toutes ses investigations la vérité qui satisfait à l'explication complète et à toutes les requêtes de la vie. » Et d'autre part, « si le christianisme a appelé les âmes à une autre vie que celle que l'intelligence avait conçue, à une vie surnaturelle, il n'a point dispensé la philosophie de continuer à rechercher ce qui, dans la nature humaine, sert de base à la conquête de la perfection la plus haute. »

De M. Delbos encore, deux conférences données au cours de la guerre, courtes, mais d'une prodigieuse condensation de substance philosophique : *L'Esprit philosophique de l'Allemagne et la pensée française,* et : *Une théorie allemande de la Culture, W. Ostwald et sa philosophie,* plaquettes in-16 de 44 et 32 p., à 0 f. 60, Paris, Bloud.

Kantisme et modernisme, par l'abbé van Loo, in-12 de XIV-222 p., 3 f., Téqui : réfutation très méthodique du criticisme Kantien, p. 13-124, et démonstration de la filiation kantienne du modernisme, p. 125-192.

Le Protestantisme allemand : Luther, Kant, Nietzsche, par J. Paquier, prof. à l'Institut catholique de Paris, in-12 de 144 p., 1 f. 50, Bloud : Luther, Kant, Nietzsche, les trois noms en qui se résume depuis quatre siècles l'histoire de la pensée anti-objective et anti-catholique : le premier, qui a tué la vérité révélée; le second, qui a tué la vérité théorique; le troisième, qui a tué la vérité morale ; et tous trois, à la place d'une vérité révélée, d'une vérité théorique, d'une vérité morale qui s'appuient sur Dieu et se terminent à Dieu, tous trois mettant des concepts s'appuyant sur l'homme et se terminant à l'homme (pages très claires, pittoresques même, données sous forme de conférences à l'église de la Trinité, à Paris). — Du même auteur, **Luther et l'Allemagne,** in-12 de XX-287 p., 3 f. 50, Gabalda : en épigraphe, le mot de Fichte : « Luther est l'homme de l'Allemagne », équation qui était vraie au temps de Fichte et qui est vraie de l'Allemagne de Guillaume II; l'Allemagne de 1914 se reconnaît toujours en Luther, qui lui a enseigné à se mettre 1° au-dessus de la vérité et du droit, 2° au-dessus de la morale, 3° au-dessus de la tempérance, 4° au-dessus de la loyauté, 5° au-dessus de la civilisation, 6° au-dessus de l'Eglise et du pape, 7° enfin, à se proclamer « l'élu de Dieu ».

Depuis que M. Paquier a écrit ces pages, M. Andler, que l'on ne s'attendait pas à voir démolir Luther, est venu, lui aussi, nous dénoncer *(Revue de Métaphysique et de Morale,* décembre 1918) la contradiction profonde qui corrompt l'œuvre de Luther : une inspiration primitive toute révolutionnaire, l'appel à la conscience individuelle, à la révolte enthousiaste des cœurs, et puis, comme conclusion, « une sorte de césaréo-papisme, une théodicée de l'oppression et du massacre » justifiés d'avance s'ils sont commandés par le pouvoir légitime. C'est par une dynastie et une aristocratie luthériennes qu'a été faite et gouvernée la Prusse : toute sa politique est imprégnée de luthéranisme.

Un prophète : Edgar Quinet, par Paul Gautier, in-12 de 380 p., 3 f. 50, Plon. Très curieux. Quinet passe aux yeux de beaucoup de gens pour germanophile. Peut-être porte-t-il la peine de son amitié pour Michelet, resté, lui, germanophile impénitent jusqu'à sa mort (1874). Quinet a été élevé, lui aussi, dans la dévotion à l'Allemagne ; mais il n'a pas attendu d'avoir trente ans pour en revenir. M. P. Gautier recueille en volume, et avec commentaires, une série d'articles de Quinet sur l'Allemagne, la plupart écrits entre 1830 et 1842, quelques autres de 1867 et 1870-71. Ce sont des cris d'alarme. Quinet a vu le danger allemand, dès 1830. Il a découvert la *teutomanie.* Il en a décomposé les élé-

ments. Il l'a vue éclater partout, comme la fièvre de croissance d'un jeune monstre, fier de sa taille et de sa force et qui se plaisait, en attendant de pouvoir les satisfaire, dans la conscience et l'orgueil de ses appétits. Quinet a été littéralement épouvanté, pour l'avenir de son pays, de ce qu'il voyait en Allemagne dès 1830 (il avait vingt-sept ans alors) ; il a tout décrit, tout dénoncé avec une justesse de vision et une force de conviction qui malheureusement ne rencontraient que des incrédules. On ne le croyait que quand il attaquait l'Eglise. Avons-nous tellement changé, depuis ?

L'erreur de la philosophie allemande, par G. Santayana, in-12 de 220 p., 3 f. 50, Paris, Nouvelle Libr. Nationale : un des travaux capitaux nés de la guerre, mais où l'on sent le fruit de réflexions poursuivies durant de longues années. L'auteur, d'origine espagnole (né à Madrid en 1863), formé à Harvard, a étudié deux ans à l'Université de Berlin, et plus de vingt ans ensuite a enseigné l'histoire de la philosophie à l'Université Harvard. Il se propose ici d'établir le rapport entre les doctrines passées de l'Allemagne et ses doctrines présentes. L'âme même de la philosophie allemande est l'Egotisme, subjectivité en pensée et volonté absolue en morale. Et l'égotisme sans doute n'est pas un phénomène spécifiquement allemand : c'est un accident humain, très humain, universellement humain. Seulement, tandis que les autres philosophies et les autres civilisations tendaient à nous soustraire à cet accident, à nous aider à nous en évader le plus possible, la philosophie allemande au contraire s'est donné pour mission diabolique de le glorifier, d'y installer l'Allemand, de mettre l'idéal allemand dans le développement à outrance d'un instinct où tout le reste de l'humanité n'avait vu qu'une entrave à la réalisation du type « humain », au devoir.

Hors du joug allemand, Mesures d'après-guerre, par Léon Daudet, in-12 de 322 p., 3 f. 50, Nouv. Libr. Nationale. On a vu plus haut, par les larges citations que j'en ai faites, l'esprit et la portée de ce volume. Nous libérer du commerce allemand et de l'industrie allemande, c'est très bien, et c'est l'objet de la IIe et de la IIIe partie de l'ouvrage. Mais, premièrement, nous libérer de la philosophie allemande, organiser « la défense nationale intellectuelle » ; et comment l'organiser ? — « S'il nous faut une philosophie fondamentale, écrit L. Daudet, nous la trouverons, nous Français, une fois délivrés de Kant et de Fichte, nous la retrouverons dans Aristote et dans S. Thomas, celui-ci tellement dédaigné de mon temps, c'est-à-dire après 1870, que pas une fois Burdeau ne prononça devant nous le nom de l'Ange de l'école. »

Patriotisme, Impérialisme, Militarisme, par L. Roure, in-16 de 48 p., 0 f. 50, Beauchesne : excellent travail (paru d'abord dans les *Études)* sur la vraie notion et la déformation du patriotisme, la déformation de l'armée et de la nation, les origines de l'impérialisme allemand, les deux méthodes de conquête.

Les Appétits allemands (conférences organisées à Paris par la Société de Géographie) : deux séries : 1° *Les Ambitions de l'Allemagne en Europe,* et 2° *Les Rêves d'hégémonie mondiale,* chaque série un vol. in-12 de 230 p., à 3 f. 50, Alcan. Principaux sujets traités : dans la série I, *Le projet allemand de l'Europe centrale,* H. Lichtenberger ; *Ce que serait la paix allemande,* G. Blondel ; *Le Militarisme allemand,* J. Barthélemy ; *Les Appétits de la Prusse,* G. Bienaimé (raccourci admirable de la genèse et du mode de croissance de l'Etat prussien) ; *La politique houillère de l'Allemagne,* F. Engerand, etc. ; — dans la série II, *La politique mondiale de l'Allemagne,* R. Henry (phase bismarckienne, phase maritime et pangermaniste) ; *L'emprise austro-allemande sur la Turquie et l'Asie-Mineure,* E. Martel ; *L'Allemagne en Afrique et la guerre,* baron Hulot ; *Les Ambitions allemandes dans les eaux du Pacifique,* H. Froidevaux (doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut catholique) ; etc.

De René Lote, **Les Origines mystiques de la Science « allemande »**, gr. in-8 de 236 p., 5 f., et : **Du Christianisme au Germanisme,** *L'Evolution religieuse au XVIIIe siècle et la Déviation de l'Idéal moderne en Allemagne,* in-12 de 364 p., 3 f. 50, Alcan : deux thèses de doctorat ès-lettres, soutenues en Sorbonne en 1914, à la veille de la guerre et qui ont déchaîné, chez certains « Sorbonnards », des colères inédites. L'auteur savait se défendre. S'il l'eût moins bien su, les colères des germanophiles se fussent sans doute plus aisément contenues. Œuvre capitale, plus d'une fois nous devrons y revenir ici et y renvoyer nos lecteurs. — Du même auteur, **Les leçons intellectuelles de la guerre,** in-12 de XII-202 p., 3 f. 50, Perrin : « Une des tâches les plus nécessaires des savants d'aujourd'hui est de reconstituer l'histoire de cet inoubliable danger que l'humanité a couru, puisque trop de savants d'hier ont négligé d'en avertir à temps leur patrie. » Ne pas dissocier l'histoire intellectuelle et l'histoire politique ; ne pas s'interdire de chercher dans certaine philosophie d'un peuple, et jusqu'en ses théories scientifiques, des indications sur son état d'esprit, sur sa façon de voir et de vouloir ; ne pas aboutir, sous prétexte de respect pour la « science allemande », à une véritable soumission intellectuelle envers l'Allemagne ; observer la science allemande, non plus comme une poussière d'œuvres disséminées, mais comme un ensemble bien caractérisé par sa formation, un ensemble où l'Allemagne « a puisé ses méthodes d'expansion et aussi son fanatisme » ; ne pas oublier la leçon que nous a donnée ce tragique exemple, à savoir, « à quel point les idées — vérités ou erreurs — mènent les Etats, les organisent ou en compromettent la sécurité ».

C'est toujours à cette même leçon, — la puissance des idées, — qu'en a, et que ne saurait trop en avoir, le même auteur, M. René Lote, dans son autre volume, **Le sens des réalités, sagesse des Etats,** in-12 de 212 p., 3 f. 50, Berger-Levrault. La guerre, va-t-on répétant, s'est matérialisée, soit ; les facteurs économiques sont tout... Non, ils ne sont pas tout ; ils ne seraient même rien du tout s'ils n'étaient mis en mouvement par les facteurs intellectuels. L'histoire est une mécanique, dit Lamprecht avec toute la nouvelle école allemande, — mais une mécanique dont les forces motrices sont d'ordre psychologique. Et voilà ce que la guerre aurait dû nous rappeler. *Le sens des réalités,* c'est cela, à savoir, ne pas croire qu'il n'y a de réalités que les matérielles, ne pas perdre de vue la valeur des idées dans la vie nationale. Les Allemands le savent, cela ; et certes, autant le Germanisme est odieux par ses idées et ses principes, par son contenu de sophismes et de barbarie, autant *sa forme* est digne d'attention et riche d'enseignements pour notre vieux monde, à cette aurore sanglante d'un temps nouveau, — à savoir, la formidable puissance matérielle que peut constituer une discipline intellectuelle dans un Etat. Que serait le reste, si celle-ci fait défaut ? Et quelle responsabilité donc pour quiconque peut exercer une action sur les idées de son pays ! Et à cette leçon suprême, quelles illustrations vient donner M. Lote, tirées non seulement de notre histoire à nous, mais de l'histoire de l'Angleterre aux premières années de la guerre, de l'histoire de cette lamentable Russie surtout !

Du même auteur encore, **Germania, L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation et l'histoire,** in-12 de 324 pages, 3 f. 50, Paris, Berger-Levrault : pages d'histoire, mais histoire vue toujours dans le sillage des idées : 1° *Histoire politique :* le *monde germanique et ses voisins* de l'Ouest, du Sud (Italie), de l'Est ; — 2° *Histoire littéraire :* le XVIIIe siècle et la genèse du Germanisme littéraire ; la Littérature politique au XIXe siècle : le courant libéral et national, les dérivés du Romantisme, les échos allemands du mouvement littéraire international ; — 3° *Rôle national des Intellectuels :* la philosophie allemande ; l'œuvre pratique des Théologiens et des Philosophes ; l'érudition au service du Germanisme ; les origines mystiques de la Science

allemande; — 4° *L'Impérialisme de 1871 à 1914 :* à l'intérieur et à l'extérieur.

Les guerres d'enfer, par Alphonse Séché, in-12 de 302 p., 4 f. 50, Paris, Payot. Bigre ! quel titre ! et d'autant plus sinistre que ce n'est pas de la guerre d'hier qu'il s'agit, mais des guerres futures ! Car, M. Séché n'estime pas du tout que la Grande Guerre soit un dénouement. Bien plutôt il y verrait une sorte de prologue au drame guerrier qui durant le XX^e siècle aura le Monde pour théâtre et pour acteurs l'Humanité. Les vieilles distinctions, neutres et belligérants, combattants ou non-combattants, seront abolies; tout le monde « loup » pour son frère, tout le monde militarisé, même les femmes... Laissons ces vues, et retenons que le livre de M. Séché est des plus riches qui soient en données précises et pratiques. Trois parties : ce qu'on n'a pas fait, — ce qu'on aurait dû faire, — ce qu'on fera : l'armée de demain, l'attaque en profondeur et la vulnérabilité totale du territoire; la guerre sur mer, disparition des dreadnoughts et apparition des porte-canons; l'aviation de l'avenir et l'importance de l'imagination dans la guerre; organisation défensive du pays contre les appareils volants; l'ère des fortifications souterraines et aériennes; l'arme-machine, la machine-soldat, le soldat-machine; la féerie électrique ou l'électricité grande collaboratrice des armées, force dynamique qui animera toutes les machines, foyer de clarté dont la splendeur rayonnera sur tous les horizons, véritables *canons de lumière...* — Conclusion, à laquelle tout le monde souscrira : il ne faut pas que la France puisse être une fois de plus surprise.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Précis de Patrologie, par J. Tixeront. — Un vol. in-12 de IX-514 p., 5 f. — Paris, Gabalda, 1918.

On a beaucoup parlé, avant la guerre, des « livres qui s'imposent ». Sûrement celui de M. Tixeront en est un. Dégagé de la bibliographie qui alourdit les 3 volumes de la traduction de Bardenhewer, plus complet et exempt des écarts d'interprétation doctrinale qui déconseillaient le volume de Rauschen, le *Précis* de M. Tixeront sera désormais le manuel adopté dans tous les Séminaires de France, l'ouvrage élémentaire que consulteront volontiers même les spécialistes, le livre de lecture et d'étude des candidats et candidates aux brevets d'instruction religieuse, et le guide sûr auquel aimeront à recourir les chrétiens désireux de connaître les plus grands parmi les anciens écrivains ecclésiastiques.

Et ce succès sera mérité. La compétence de l'auteur est indiscutée, et son érudition très sûre, quoique sans étalage. Le style est sobre, concis, parfaitement clair, et réussit, sans effort apparent, à tracer des principaux Pères une galerie de portraits extrêmement vivants, que les historiens ne pourront qu'admirer, et que les lettrés sauront goûter. En donnant dans ce *Précis* une introduction littéraire à son *Histoire des dogmes* (3 vol.), M. Tixeront a complété son œuvre patristique; grâce à lui, les catholiques français pourront désormais lire le texte des Pères et étudier leurs doctrines sans en être réduits, sous peine d'infériorité scientifique, à demander l'initiation indispensable à des manuels allemands et protestants.

COURS SUPÉRIEUR D'INSTRUCTION RELIGIEUSE. **Précis de morale chrétienne,** par J. Fleuriot. — Un vol. in-12 de 220 p., relié toile 2 f. 20. — Paris, Bloud et Gay, 1914.

Ce livre n'est pas une improvisation. Il est le résultat d'une longue et multiple expérience. Professé d'abord par l'auteur pendant plus de dix ans dans une Ecole normale libre et professionnelle devant des jeunes gens de quinze à vingt ans, il fut ensuite publié dans la revue pédagogique *L'Ecole française,* organe de l'*Union des Syndicats d'institutrices libres.* Sur les instances de nombreux lecteurs de cette Revue, l'auteur s'est décidé à présenter son travail au public. Il a bien fait : ce livre est excellent.

Conçu en vue de l'enseignement, l'ouvrage est méthodique, clair, sans longs développements, ceux-ci étant réservés au professeur; il contient peu de références, car il est destiné aux élèves, mais les mots en sont soigneusement pesés pour exprimer avec précision et netteté la doctrine morale catholique. Dans chaque chapitre, on trouve, divisé par des numéros et des titres appropriés, l'exposé proprement dit, puis, sous la rubrique : « Lectures et réflexions, » des extraits de divers auteurs, destinés à ouvrir de plus vastes horizons devant les jeunes intelligences des étudiants, ensuite un « résumé » qui pourra être appris de mémoire, enfin quelques « questions et sujets de devoirs » dont le maître pourra s'inspirer. Les mots difficiles, dont le sens risquerait d'échapper à l'élève, sont marqués d'un astérisque et sont avec les noms propres rassemblés dans un lexique final.

Cet ouvrage sera certainement très bien accueilli par les professeurs de l'enseignement secondaire et primaire. Nous n'hésitons pas à leur conseiller de l'adopter comme manuel; et nous le signalons aussi à nos confrères du ministère comme un très bon ouvrage à mettre entre les mains des laïques qui n'auraient reçu qu'une instruction religieuse sommaire et qui désireraient la parfaire. Et nous espérons que l'auteur ne va pas laisser rouiller sa plume, après un début si plein de promesses.

Doctrine Spirituelle, Vertus et Esprit du Vénérable J.-Cl.-M. Colin, *fondateur de la Société de Marie.* — Un vol. in-12 de x-645 p. — Paris et Lyon, Vitte, 1917.

L'HUMILITÉ D'UN FONDATEUR. **Le Vénérable Jean-Claude Colin et la Société de Marie,** par A. Cothenet. — Un vol. in-12 de XIV-135 p., 2 f. — Paris, Téqui, 1918.

I. — Le premier ouvrage, d'un caractère très objectif, est formé des paroles mêmes du Vénérable J.-C.-M. Colin, encadrées de brèves introductions et de quelques phrases de transition. Ceux qui ne se laisseront pas rebuter par la monotonie du plan verront bientôt se dégager de ces pages la physionomie très attachante du Vénérable, d'une grande beauté morale et surnaturelle. Les traits principaux en sont une admirable simplicité, un amour délicat et profond de la Sainte Vierge, et surtout une humilité d'esprit, de cœur et de conduite telle que vers la fin de sa vie, le Fondateur de la Société de Marie se demanda si son amour de l'obscurité n'avait pas été pour lui une occasion de fautes, et qu'il mourut sans avoir révélé à ses religieux les moyens surnaturels employés par la Sainte Vierge pour lui inspirer l'idée de la Société de Marie et l'aider à la réaliser. Cette vie cachée, il la voulait aussi pour son œuvre, et il écrivait les lignes suivantes que beaucoup de religieux pourraient méditer : « Nous ne devons avoir qu'une ambition, celle de faire le bien, nullement celle de paraître... Gardons-nous aussi de ce qu'on pourrait appeler l'orgueil de corps, qui me paraît aussi contraire à l'humilité chrétienne que l'orgueil de la personne » (p. 554). Et quoi de plus profond

que ces aperçus sur l'humilité, qui font songer à Pascal : « Il y a deux domaines, celui de Dieu et celui de la créature ; le domaine de Dieu, c'est l'être ; le domaine de la créature, c'est le néant. L'humilité nous fait entrer dans notre domaine qui est le néant. L'orgueil nous pousse à entrer dans le domaine de Dieu, en voulant être quelque chose, et ainsi empiéter sur ce qui lui appartient inviolablement, exclusivement. Restons chez nous. Le domaine de Dieu est infini ; le nôtre qui est le néant est aussi infini ; qui pourra en découvrir les limites ? Pour moi je suis plus que jamais entré dans mon domaine. J'y suis heureux ; je m'y promène tout à mon aise, sans en toucher les bornes, sans y rencontrer jamais ni jaloux, ni compétiteurs » (p. 383). Et cette humilité, bien loin de rapetisser ses désirs ou ses œuvres, dilatait son cœur et le poussait vers l'action. Ecoutons-le encore : « Oh ! que j'aime cette prière : Mon Dieu, faites par moi de grandes choses ! — On dira peut-être que c'est de l'orgueil ; moi je dis : au contraire, c'est de l'humilité. Car je dis à Dieu : Vous avez fait d'un disciple infidèle le chef de votre Eglise ; d'un persécuteur, un grand apôtre ; de rien, le monde. O mon Dieu, que de merveilles vous pouvez faire par moi, parce que je ne suis rien ! — En disant cette prière, je reconnais mon néant et la toute-puissance de Dieu » (p. 429). On ne se lasse pas de citer, car les qualités littéraires sont dignes des sentiments exprimés : « Pourquoi nous inquiéter, disait-il une autre fois, au sujet de nos besoins ? Moi, quand je n'ai rien et que je n'ai point de dettes, je suis en paix. J'ai toujours cinq châteaux, cinq choses qui ne me manqueront jamais : les grandes routes, les prisons, les hôpitaux, les églises et les cimetières » (p. 443).

II. — L'opuscule du P. Cothenet n'est pas une biographie du Vén. Jean-Claude Colin (né le 7 août 1790 à St-Bonnet-Le-Troncy, diocèse de Lyon, mort à La Neylière le 15 novembre 1875, fondateur de la Société de Marie, confirmée par Grégoire XVI le 29 avril 1836, approuvée définitivement par Pie IX le 28 février 1873 ; sa cause de béatification a été introduite le 9 décembre 1908). Il a pour but de montrer « combien profondément la Sainte Vierge a voulu, dans la personne même du Fondateur, marquer du sceau de l'humilité la fondation de sa Société, et pourquoi la vie cachée doit demeurer toujours la caractéristique de la Société de Marie ». Dans ce but, l'auteur a rassemblé et commenté avec beaucoup d'art et avec une filiale piété les paroles et les exemples d'humilité laissés par le Vén. Fondateur ; il a montré ensuite comment cette humilité fut pour la vie intérieure et extérieure du P. Colin un excellent principe d'équilibre, de paix et de fécondité. Par les hautes vertus qu'il nous donne à admirer, et par les remarques pleines d'aperçus originaux, d'applications concrètes dont il accompagne les citations du P. Colin, le petit livre du P. Cothenet, malgré sa brièveté, est de ceux qui font réfléchir et qui rendent meilleur.

LITURGIE

Q. — 1° Pour les fêtes dont la solennité était précédemment transférée au dimanche suivant, il est entendu que ce dimanche toutes les messes pourront être désormais de la solennité, excepté la messe conventuelle et la paroissiale. Or à la cathédrale, où nous avons chaque dimanche deux grand'messes assurées, la première par le clergé paroissial, la deuxième par le Chapitre, la messe capitulaire ne pourra-t-elle, en ces dimanches, être de la solennité, ainsi que les vêpres ? Il est bien certain que notre fête de S. Firmin, patron de tout le diocèse, qu'on célèbre le dimanche suivant avec assistance pontificale, sermon aux vêpres, procession solennelle, etc., serait absolument sans intérêt, si l'on devait faire ce jour-là l'office du dimanche à la grand'messe et aux vêpres capitulaires. Qu'en pense l'*Ami ?*

2° Est-il utile d'indiquer que la fête de la Nativité de la Sainte Vierge au 8 septembre a une octave, puisque en aucun jour on ne fait mémoire de cette octave ? — Et le 10 septembre, fête de S. Nicolas de Tolentino, doit-on réciter le *Credo* à la messe, *ratione octavæ ?* — Et dans cette même octave, doit-on dire chaque jour la Préface *Et te in Nativitate ?*

3° Le dimanche 3 janvier 1915 nous célébrerons la fête du saint Nom de Jésus avec mémoire de sainte Geneviève ; devrons-nous réciter comme neuvième leçon les trois leçons de sainte Geneviève, puisqu'il n'y a pas d'homélie du dimanche ?

4° Il sera permis de faire comme précédemment la solennité extérieure de la Dédicace des églises consacrées de chaque diocèse le dimanche après l'Octave de la Toussaint. Mais la solennité extérieure de la Dédicace de la cathédrale pourra-t-elle être aussi renvoyée à ce même dimanche, ou bien se faire le dimanche qui suivra son incidence, tant à la cathédrale que dans toutes les églises du diocèse ?

R. — Les doutes proposés ne manquent pas de difficulté et, pour y répondre avec plus d'autorité, nous aimerions à produire une déclaration authentique solutionnant officiellement chacun d'eux. En attendant, puisque l'on veut bien demander notre avis, le voici en toute humilité.

Ad I. Disons d'abord que le décret du 28 octobre 1913, § 1, ad 2, ne s'applique pas, comme le pense notre docte correspondant, aux fêtes dont la solennité était précédemment renvoyée au dimanche. Ce genre de solennités est réglé par l'indult bien connu du cardinal Caprara pour la France, et ne comporte qu'une seule messe chantée de la solennité ainsi renvoyée. (S. R. C., 2 déc. 1891, n. 3754, ad II ; *Ami* 1913, p. 1086).

Relisez en effet le décret de ce 28 octobre 1913, et vous verrez qu'il s'agit uniquement des fêtes fixées jusqu'alors au dimanche comme en leur jour propre, et qui aujourd'hui, dépossédées de ce siège, en ont un autre fixé à une férie de la semaine, comme le Patronage de S. Joseph, ou à un quantième du mois, comme le S. Rosaire. Habitué qu'on était à célébrer ces fêtes le dimanche avec pompe, et vu la dévotion qu'elles entretenaient dans le cœur des fidèles, Rome voulut parer aux inconvénients qui pouvaient résulter d'un tel changement, et permit alors de faire la solennité externe de ces fêtes comme par le passé, et cela le dimanche même où l'Eglise les avait précédemment fixées, de manière à ne pas troubler le peuple dans ses pratiques religieuses.

C'est ainsi que toutes les messes, *præter conventualem et parochialem*, peuvent être de la solennité de S. Joseph, le 3e dimanche après Pâques, et du Rosaire, le 1er dimanche d'octobre. Cette règle vaut également pour toutes les fêtes de 1re classe qui ont échangé leur siège dominical contre un autre férial ou fixé au jour du mois ; mais les fêtes de 2e classe du même genre, sauf le Rosaire *ut supra,* n'ont qu'une seule messe *chantée* ou *lue* de la solennité, les autres sont de l'office du jour : « Unica solemnis vel lecta (de solemnitate). »

Il ne faudra pas oublier toutefois que ces solennités externes sont prohibées et exclues absolument : 1° des dimanches majeurs ; 2° des dimanches où l'on célèbre une fête supérieure à la solennité externe qui devrait se faire autrement ce jour-là. On se contentera dans ce cas de dire l'oraison de la solennité *sub unica conclusione cum prima* à toutes les messes qui sans cet empêchement pourraient être de la solennité, sauf les fêtes du Seigneur du rit double de 1re cl. au calendrier de l'Eglise universelle, où même cette mémoire est omise.

Ce point bien établi et mis hors de conteste, la solennité de S. Firmin, patron du diocèse, est régie par l'indult concordataire du cardinal Caprara ; le décret d'octobre 1913 n'a rien à voir ici, et tout se fera à la cathédrale comme par le passé, avec une seule messe chantée « ut in die festo, cum *Gloria,* una tantum oratione, *Credo,* et evangelio S. Joannis in fine. » (S. R. C., 2 déc. 1891, n. 3754, ad II).

Pour les Vêpres de la solennité, rien ne s'oppose à ce que le chœur les chante, quand celles de l'office courant ne sont pas omises : « Nihil obstare ; dummodo non omittantur Vesperæ officii currentis, ubi adest obligatio. » (S. R. C., 30 janvier 1878, n. 3441).

Ad II. Les rédacteurs d'Ordos, malgré l'assignation des Sept-Douleurs de la Sainte Vierge au 15 septembre, devront toujours indiquer la Nativité de la Sainte Vierge comme fête de 2e classe *cum Octava simplici* le 8 du même mois. Si en effet le jour octave est supprimé en fait lorsqu'il coïncide avec les Sept-Douleurs de Marie, le *libretto* contenant les *Variationes in divino officio recitando* fait remarquer que sa mémoire est de droit dans les églises où le 15 septembre se célèbre une fête de 2e cl. qui ne serait pas de la Sainte Vierge : « Aliquod officium duplex 2æ classis, quod non sit de eadem B. Maria. »

Quant aux jours intermédiaires qui séparent la Nativité de 2e classe et son jour octave, il semble qu'il n'y a pas à réciter ces jours-là le *Credo,* ni la Préface de la Sainte Vierge, v. g. à la fête de S. Nicolas de Tolentino, attendu que l'octave y est absolument supprimée et inexistante.

Ad III. Il n'est pas douteux que, dans les dimanches soit célébrés, soit simplifiés, on doit omettre les leçons historiques d'un saint qui a simplement mémoire. Mais est-ce le cas le 3 janvier où le dimanche est vacant et n'a ni office ni mémoire ? Cela ne paraît pas. Nous sommes en présence de deux fêtes, celle du saint Nom de Jésus qu'on célèbre, et celle de sainte Geneviève qu'on simplifie. Appliquons alors le principe qui régit les jours où l'on ne fait rien du dimanche, et disons comme 9e leçon à l'office du saint Nom de Jésus les leçons historiques de sainte Geneviève, suivant la rubrique faisant suite à la Constitution *Divino afflatu :* « De eis fiat commemoratio, uti de aliis duplicibus minoribus impeditis Rubricæ disponunt. » (Tit. III, n. 4).

Ad IV. En examinant de près ce qui touche à l'anniversaire de la Dédicace des églises, on voit que, comme office liturgique, la cathédrale doit avoir le sien à part. Toutes les églises du diocèse le font avec elle au jour de sa consécration, s'il est connu, ou bien, s'il est ignoré, au jour fixé une fois pour toutes par l'évêque, *audito tamen Capitulo cathedrali.* Pour les autres églises *consacrées,* elles sont toutes autorisées en France (à l'exclusion des *non consacrées* et aussi de la cathédrale qui a son jour propre) à célébrer l'anniversaire de leur Dédicace propre le 6 novembre de chaque année. (Rescrit du 14 janv. 1914).

Mais *quid* de la solennité externe ? Où la placer ? Jusqu'ici on faisait la fête de toutes les églises consacrées en France, y compris la cathédrale, le dimanche après l'Octave de la Toussaint. D'autre part, le décret du 28 octobre 1913 a déclaré que, pour la solennité externe des fêtes précédemment attachées aux dimanches, elle reste fixée au dimanche qui était le siège même de ces fêtes. Donc, en France, la solennité externe de la Dédicace se fera dans toutes les églises (y compris la cathédrale et même les églises non consacrées qui célèbrent du moins la Dédicace de la cathédrale) le dimanche après l'Octave de la Toussaint.

Le R. P. Hægy restreint, il est vrai, cette solennité externe aux églises consacrées, comme on peut le voir dans la lettre du cardinal Amette *(Ami,* 1914, p. 422) ; mais son interprétation semble moins conforme aux termes du décret du 28 octobre 1913. *Videant sapientiores.*

Q. — 1° Quand le curé a chanté les Vêpres avec son ou ses chantres, quelquefois même avec ses chanteuses uniquement, peut-il se regarder comme libéré du bréviaire ?

2° S'il a chanté des Vêpres votives à certains dimanches, peut-il se regarder comme libéré en vertu du principe : « *Officium pro officio ?* »

R. — Ad I. Le curé satisfait à l'obligation du bréviaire en alternant le chant des Vêpres avec l'autre chœur, quel qu'il soit, pourvu que les Vêpres chantées soient celles du jour.

Ad II. Lorsqu'on chante des Vêpres votives qui ne répondent pas à celles de l'Ordo, le curé *in casu* ne satisfait point à son obligation, et il devra réciter *privatim* les Vêpres du jour. (S. R. C., 7 août 1875, n. 3365, ad X ; 18 mai 1878, n. 3450 ; 29 déc. 1884, n. 3624, ad XII).

Q. — Pour le feu nouveau du Samedi Saint, peut-on se servir du briquet qui se vend couramment en France ?

R. — L'ancien briquet à pierre à fusil est bien ce qu'il faut pour satisfaire aux prescriptions de la rubrique, puisque avec lui « excutitur ignis de lapide. » Mais les briquets modernes au ferro-cérium, où la pierre naturelle est remplacée par un composé métallique, ne nous semblent convenir ni plus ni moins que les allumettes au phosphore.